

Avez-vous compris les philosophes ?

Platon, Aristote, Descartes, Kant,
Hegel, Nietzsche, Heidegger

◦

Postlude : Empédocle

<http://labarquedor.fr>

labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

Avez-vous compris les philosophes ?

Platon, Aristote, Descartes, Kant,

Hegel, Nietzsche, Heidegger

°

Postlude : Empédocle

<http://labarquedor.fr>

labarquedor@gmail.com

A Claude Karnoouh

Du même auteur

- *Inventaire de la modernité avant liquidation. Etudes sur la société, la ville, la politique*, préface d'Alain de Benoist, Avatar éditions, 2007.

- *Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation*, préface de Michel Marmin, Dualpha, 2009.

- *La patrie, l'Europe et le monde*, (dir.) avec Jacques Marlaud, Dualpha, 2009.

- *La tyrannie de la transparence. Carnets II*, préface d'Arnaud Guyot-Jeannin, L'Aencre, 2011 et 2018.

- *Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne*, préface de Thibault Isabel, Avatar éditions, 2011.

- *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011.

- *Ecrire contre la modernité*, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012.

- *Chronique des temps modernes*, La Barque d'Or, 2014.
- *L'effacement du politique*, préface d'Eric Maulin, La Barque d'Or, 2014.
- *Soudain la postmodernité*, préface de Christian Brosio, La Barque d'Or, 2015.
- *Métamorphoses de la ville. De Romulus à Le Corbusier*, postface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2017.
- *Face à l'addiction*, préface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2018.
- *Achever le nihilisme*, préface de Rémi Soulié, Sigest, 2019.
- *Le grand empêchement. Comment le libéralisme entrave les peuples*, préface de Bernard Bourdin, Perspectives libres, 2019.

Du même auteur,

Jean-Marie Legrand

- Georges Charbonneau (avec), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.
- Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.
- Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.
- Jean-Pierre Muret (collaboration à), *L'urbanisme communal*, Pro-edi, 1990.

Sommaire

Avant-propos : 15

Chapitre 1 : Platon 21

Chapitre 2 : Aristote 47

Chapitre 3 : Descartes 65

Chapitre 4 : Kant 81

Chapitre 5 : Hegel 97

Chapitre 6 : Nietzsche 117

Chapitre 7 : Heidegger 135

Postlude : Empédocle 147

Avant-propos

La déconstruction a consisté à détruire toutes les certitudes et à nier la cohérence et la validité de toutes les grandes constructions de la pensée. Il s'est agi de nier l'idée de Dieu, c'est-à-dire de toute position en excès sur la condition humaine (pour ne rien dire de toute position en surplomb). Il s'est agi de nier toute pertinence à l'idée de création, divine, ou, en tout cas, extrahumaine, de l'homme et du monde.

En conséquence de cela, la notion même de père a été dévalorisée et, au-delà de l'idée de création, c'est l'idée de génération (au sens où une graine génère une plante) qui est devenue accessoire. La transmission même est devenue un concept à rejeter. Ce qui existe, c'est ce qui est là, dans sa nudité, abstraction faite des origines et des héritages.

La déconstruction de l'idée de sujet a amené à dire que nous étions agis plus que nous

n'agissions. Agis par quoi ? Par des structures, par des « on », par des déterminations sociales. C'était un des grands chevaux de bataille d'Althusser. L'homme est un processus sans sujet, et l'histoire aussi, expliquait-il. Il n'y a ni responsable ni coupable. Le sujet a disparu. Le moi, du reste, n'est jamais qu'un espace étrié entre le surmoi (la conformité à la société), et le « ça » (l'inconscient).

Tout n'est pas idiot dans cette déconstruction des grands piliers de la pensée moderne. Le sujet ? Ce n'est effectivement pas si simple : nous sommes traversés par des humeurs, des affects, par le monde, par autrui. Les libres choix moraux ? Cette liberté est relative, elle est sous contrainte, elle connaît des déterminations. Enfin, la déité n'enchanté plus le monde, plus le monde des Européens en tout cas.

*

Toute la question est de savoir si ce grand ménage des idées permet ou non de mieux comprendre le monde, notre société, nous-mêmes. Depuis qu'il a été expliqué à l'homme qu'il n'existait pas, se comprend-t-il mieux, et est-il plus sage ? (les deux questions sont liées : savoir ce que nous sommes devrait nous aider à

nous conduire de manière non excessivement catastrophique vis-à-vis de nous-mêmes, et des autres. Ou d'être lucidement désespéré, c'est selon). La notion de structure explique-t-elle plus facilement le monde des hommes que la notion de sujet ? L'inconscient offre-t-il une explication plus lumineuse de nos comportements que la notion de conscience ? Non. Le grand ménage « déconstructeur » ne fait pas apparaître des concepts plus opératoires que ceux qui ont été balayés.

Il faut donc reprendre le travail. Non pas restaurer les anciens concepts comme si, au contact des sciences humaines et de la nature, nous n'avions rien appris. Mais repenser les anciens concepts dans toute leur richesse. Il faut réhabiliter les grandes pensées philosophiques systématiques. Les philosophies ne meurent pas. Elles résonnent autrement dans des temps qui changent. Elles prennent leur revanche sur les déconstructions. On ne peut vivre dans le désert des idées, même peuplé de quelques aphorismes.

Comme il n'y a pas de progrès en philosophie, ces systèmes de pensée restent, tous, sources d'inspiration. Car aucune pensée philosophique

n'est disqualifiée par la suivante. Les pensées non philosophiques d'un philosophe peuvent l'être, mais pas ses pensées philosophiques. Schopenhauer n'est pas plus performant que Spinoza ou Epicure. Chaque philosophe a tout simplement un autre point de vue qu'un autre. On peut seulement dire que certains couvrent l'ensemble du champ philosophique : la connaissance (que connaître et comment ?), la morale, la politique. Et que d'autres philosophes se bornent à certains aspects (quasiment pas de politique chez Descartes par exemple). Penser avec les systèmes est donc nécessaire.

Les systèmes n'ont pourtant pas bonne presse. Ils évoquent quelque chose de figé. Ce n'est pas la notion de système clos et définitif qui est à sauver. C'est celle de système ouvert, d'ensemble cohérent d'hypothèses et de conséquences. Un exemple : le système de Marx n'est pas totalement cohérent, notamment en ce qui concerne l'utopie communiste d'un rapport libre au travail. Il n'est pas non plus achevé. Mais si Marx s'était borné à une révolte esthétique et morale contre le capitalisme, qu'effectivement il trouvait laid et brutal, sa pensée serait restée

assez anecdotique. Il faut donc prendre le risque des systèmes, tout en sachant qu'ils ne prennent pas tout le réel dans leurs filets (Marx expliquait qu'il n'était pas marxiste).

Mieux vaut une mauvaise théorie, que l'on pourra invalider, ou dépasser, que pas de théorie du tout. Mieux vaut la théorie de Freud, peut-être un peu hasardeuse quant à la place de la sexualité dans le psychisme humain, que l'absence de toute théorie faisant une quelconque place à la sexualité. C'est dans cet esprit que nous présentons quelques systèmes philosophiques.

*

La philosophie n'est pas une forme supérieure de la pensée. C'est la pensée même. Mais c'est la pensée avec du recul, du recul sur soi, et du recul sur le monde. C'est cette mise à distance du réel pour mieux le voir et le comprendre qui est le travail des philosophes. Voir le réel est la condition de la pensée. Voir le réel et non pas voir ce que l'on voudrait voir. Voir le réel même s'il nous indispose. Mais « voir le réel » pose une première question : à partir d'où ? De quel point de vue ? A quelle distance ? Du point de vue de

l'homme ? Ou du point de vue de Dieu ? En deuxième lieu, voyons-nous le réel, ou une image du réel (ou une image d'une image, et ainsi de suite) ? En troisième et dernier lieu, voyons-nous tout le réel, ou une part, une fraction du réel ? Et que faire du réel invisible, dont nous ne connaissons ni le périmètre, ni le contenu ? A moins que nous ne fassions des hypothèses sur lui. Mais avec quelle fiabilité ?

Le réel, ce sont autant les systèmes d'idées que les humeurs, qui aident à comprendre ce réel, à le saisir, à le percer, et donc, à le transformer, dans le même temps que l'on cherche à l'appréhender. La pensée a des effets. Elle ne constate pas seulement ce qui est. Elle le produit. La pensée se manifeste sous diverses formes : poésies, tragédies, dialogues, comédies, aphorismes... et les systèmes philosophiques, c'est-à-dire les ensembles organisés de pensées philosophiques. Pour comprendre (un peu) ces systèmes, il faut ouvrir leurs ventres. Il faut voir leurs entrailles. Libre à chacun, ensuite, de trouver tel système pertinent. Ou pas.

PLV

Platon : penser le dualisme, puis penser au-delà du dualisme

On connaît le mot de Whitehead, comme quoi « la philosophie se résume à des notes en bas de page apposées à l'œuvre de Platon ». Clément Rosset avait exprimé un avis contraire. Selon lui, « la philosophie se résume à tout ce qui réfute le platonisme » (*L'Express*, 1^{er} décembre 1999). Dans les deux cas, Platon est incontournable.

Les œuvres de Platon sont classables en trois groupes : tout d'abord, les œuvres de jeunesse, ou dialogues socratiques (*L'Apologie de Socrate*, *Criton* ...), puis les œuvres dites de maturité (*La République*, *le Banquet*, *Phèdre*...), enfin les œuvres de vieillesse (*Les Lois*, *le Timée*, *le Parménide*...).

Une des premières questions que se pose Platon est celle de la vertu. Doit-on chercher la vertu ou les vertus ? Platon connaît chacune des

vertus et leur contraire. Il part du réel sensible. *Lysis* est consacré à l'amitié, dialogue dans lequel il est dit que le même n'a pas besoin du même. *L'Hippias mineur* est consacré au mensonge. Mais peut-on ramener toutes les vertus à une seule ? D'une manière plus générale, peut-on ramener toutes les choses belles à la beauté ? Toutes les choses grandes à la grandeur ? Et comment ? Une belle fille n'est qu'un exemple de ce que peut être la beauté. Elle n'est pas la beauté même. Idem pour les vertus (de charité, de courage, etc). « Quand bien même les vertus seraient de beaucoup de sortes, toutes sans exception possèdent du moins un certain caractère identique, qui est unique, en vertu duquel elles sont des vertus » (*Ménon*, 72c-d). Le caractère commun à toutes les vertus, c'est l'idée de la vertu. Vertu suprême, vertu qui se mérite par l'effort. « Les Dieux immortels ont placé les sueurs en avant de la vertu ; le sentier qui y mène est long, escarpé. » (*Les Lois*, IV, 719a). L'Idée (*eidos*), ou la forme, est ce qui rend vertueuses toutes les choses vertueuses. Mais comment peut-on connaître les Idées ?

Par la remémoration, par l'oubli de l'oubli (anamnèse). Par ce que l'on appelle encore la

réminiscence. Ce re-souvenir nous permet de nous rappeler de ce que nous avons déjà su dans une vie antérieure. Les Idées sont fixes, ainsi que sont les étoiles telles qu'elles nous apparaissent. Notre âme réussit à saisir les Idées dans la mesure où elle est apparentée au divin, et ainsi à l'immortalité. Ce sont les génies (*daimons*), en tant qu'esprits intermédiaires (prémises intérieures de la divinité) entre l'âme et le divin, qui nous permettent de connaître l'Idée. Atteindre une Idée, c'est atteindre son état parfait, comme, au terme d'une ascension, on atteint une réalité sans altération, sans que quoi que ce soit lui manque. S'il s'agit de l'Idée de la beauté, c'est donc « une beauté dont l'existence est éternelle, étrangère à la génération comme à la corruption, à l'accroissement comme au décroissement » (*le Banquet*, 211a). L'Idée est fixe, éternelle et parfaite. Elle ne connaît ni jeunesse, ni vieillesse. C'est Greta Garbo, mais toujours jeune et belle.

La Cité, ou la République doit être conçue sur le même mode que l'âme. Il y a ceux qui travaillent : les laboureurs, éleveurs, artisans et commerçants. Ils assurent la fonction productive et économique. Dans le corps

humain, cela correspond au ventre. Il y a les guerriers, les gardiens de la Cité. C'est la fonction de défense. Leur éducation spirituelle ne doit pas être fondée sur les mythes mais sur des exemples du Bien. Ces gardiens n'auront pas de choses en propriété, pas de famille, mais s'uniront selon les besoins de la Cité. La classe des gardiens correspond à la poitrine et au cœur dans le corps humain, là où siègent le courage, l'honneur, la loyauté. La troisième classe est constituée des sages. C'est elle qui dirige. Ses vertus sont la sagesse, la tempérance, le courage et la justice. Ces qualités sont tirées des vertus des autres classes, mais elles sont ici toutes réunies, et il s'y ajoute la sagesse. C'est la vertu suprême. Cette dernière classe, qui est la classe supérieure et dirigeante, correspond à la tête dans le cœur humain, siège de la raison et de la sage circonspection.

Le ventre, le cœur (la poitrine), la tête signifient donc les appétits et l'instinct, pour ce qui est du ventre, le courage, l'orgueil, les affects, les émotions, pour ce qui est du cœur, puis, enfin, la raison pour ce qui est de la tête. La raison doit canaliser les émotions (du cœur et de la poitrine), pour maîtriser l'instinct (le ventre).

« A la raison donc, il convient de commander puisqu'elle est sage et qu'elle est chargée de la surveillance sur toute l'âme ; au cœur d'être son serviteur et son allié. Et tous deux ainsi élevés et ayant appris leur devoir prendront autorité sur le désir » (*La République*, IV, 441c).

Dans l'attelage du *Phèdre*, le cocher (la raison) conduit deux chevaux. L'un, le cheval blanc, symbolise le courage et l'émotivité (le cœur), l'autre, le cheval noir, symbolise les appétits, le désir brut, la concupiscence (le ventre). Les deux chevaux sont nécessaires. Les deux chevaux corrigent leurs défauts sous la conduite du cocher, qui est la raison et l'âme. La justice, c'est cela même : que chacun soit à sa place et que chacun remplisse sa fonction. Mais, si le cocher est sage, comment le sage devient-il sage ? Comme s'élève-t-il vers l'Idée ? Dans l'allégorie de la Caverne (*La République*, VII), on voit un homme cesser de regarder un théâtre d'ombres, être libéré de ses liens l'enchaînant au fond d'une caverne, s'élever vers la lumière, voir le Bien, puis, retourner vers le monde d'en bas, pour le faire bénéficier de la sagesse acquise, la connaissance du monde intelligible.

Socrate observe : « Dans le monde intelligible l'Idée du Bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses ». L'imagination saisit les images, la croyance remonte des images aux choses sensibles, la raison, au sens de la pensée, de la capacité de comprendre (*dianoia*) remonte des choses sensibles aux entités mathématiques qui sont à l'origine des choses sensibles. Enfin, on remonte par l'intellect (*nous*) jusqu'au monde des Idées. C'est le degré suprême de la remontée du sensible vers l'intelligible. Avec les images et, au-dessus d'elles, les choses sensibles, nous ne sommes que dans l'opinion (*doxa*). Avec la raison et, au-dessus, l'intellect, nous sommes dans la science (*épistémè*).

Les Idées ne sont pas à mettre toutes sur le même plan. De même que le soleil rend toutes choses visibles, c'est le Bien qui rend visibles les Idées et le monde intelligible. La science, c'est donc aussi la sagesse. Connaître le réel et le vrai, c'est connaître le Bien. Savoir, c'est se diriger vers le Bien. « Nul n'est méchant volontairement ». Celui qui ne se dirige pas vers le Bien souffre d'une méconnaissance de celui-ci.

Vrai, Beau, Bien : une seule et même chose. Les choses sensibles participent du Bien. Le monde sensible participe du monde intelligible. Ce sont les *daimons*, les génies, qui jouent le rôle d'intermédiaires (*métaxu*) permettant cette participation.

La grande question que pose la hiérarchie des Idées, au sommet de laquelle se situe l'Idée du Bien, c'est l'articulation de l'Un et du multiple. S'il existe des Idées rassemblées en une seule Idée, il y a donc coexistence d'une totalité des Idées et d'une Idée du tout. Mais il faut alors une Idée qui unifie cette totalité et l'Idée du tout, et puis, indéfiniment, une Idée qui unifie les deux idées situées en-dessous de la chaîne de raisonnement. C'est la question dite du « troisième homme » qui, justement, si on remplace Idée par homme, ne se termine pas au troisième homme. Le processus n'a pas de fin. « Parménide - Ainsi, au-dessus de la grandeur et des objets qui en participent, il s'élève une autre idée de grandeur ; et au-dessus de tout cela ensemble une autre idée encore, qui fait que tout cela est grand, et tu n'auras plus dans chaque